

le développement de l'identité canadienne au XVII^e siècle est pourtant implicitement posée dans l'ouvrage.

Comme le recommande Claude Gélinas dans les dernières lignes de sa conclusion, il conviendrait peut-être de se doter de nouveaux paradigmes afin d'aborder autrement l'histoire du métissage au Québec. Dans le contexte particulier dans lequel ont évolué les individus métissés de la région à l'étude, ceci permettrait de révéler des réalités jusqu'ici difficilement saisissables. En effet, les dynamiques notamment identitaires y ont probablement été différentes de celles qui prévalaient dans l'ouest canadien, et plus particulièrement dans la vallée de la rivière Rouge qui a vu l'émergence, au XIX^e siècle, d'une nouvelle entité socioculturelle bien distincte : la Nation métisse. Concernant la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, Gélinas soutient que les individus identifiés comme « métis » dans les sources se sont intégrés au sein de la population indienne ou eurocanadienne au cours de l'histoire. Cette thèse est probablement pour beaucoup dans le fait, mentionné par l'auteur, qu'au Québec l'historiographie n'a que peu insisté sur la place et le rôle des individus d'ascendance mixte dans la société canadienne-française.

En conclusion, l'ouvrage de Claude Gélinas est une étude de cas exploratoire qui contribue, par son approche et ses conclusions, à développer davantage plutôt qu'à refermer la voie encore ténue concernant la question du métissage et de l'existence de communautés métisses historiques au Québec. Il ressort qu'une relecture de l'histoire est nécessaire, et c'est là tout le défi des recherches en études métisses qui prennent depuis ces dernières années, avec les revendications d'un nombre grandissant de communautés métisses dans la province et ailleurs dans l'est du pays, une nouvelle dimension. L'ouvrage de Gélinas représente à ce titre l'une des premières pierres posées dans le contexte de ce défi scientifique auquel nous convie, nous chercheurs de tous horizons, une partie de la population québécoise qui entend désormais exprimer ouvertement son identité métisse.

Peter Frost, *Femmes claires, hommes foncés. Les origines du colorisme*, Québec, Qc : Les Presses de l'Université Laval, 2010, 202 pages.

Recenseur : Carlos Jacome
Université de Montréal

En raison de sa formation essentiellement structuraliste, Peter Frost cherche à observer des structures récurrentes humaines concernant la notion de *colorisme*. Ainsi, en se basant sur des études antérieures, il porte un regard anthropologique sur une question relative à la carnation de la peau et ses différentes conséquences dans nos sociétés.

En effet, l'objet de cette étude s'inscrit dans un domaine d'investigation qui se fonde sur la constatation que nous posédons, dès la naissance, un algorithme « précâblé » nous

permettant de distinguer le sexe d'un individu sur la base de plusieurs indices tels que le *teint*, ce qui influencerait notre comportement en terme d'attirance sexuelle, de dominance sociale et de distanciation émotionnelle. Ce faisant, Frost propose un survol historique afin d'observer l'impact de la couleur de la peau dans plusieurs sociétés et selon différentes époques et ce, dans la perspective où ce qui se présente d'emblée comme étant un signe de différenciation sexuelle – le teint pâle étant un attribut féminin et le teint foncé, un attribut masculin – se transforme avec le temps en marque de différenciation ethnique, notamment lors de l'expansion du monde européen il y a cinq siècles. De la sorte, Frost prétend mettre en lumière le fait que des valeurs antérieures au racisme auraient pu néanmoins influencer le développement de ce dernier, tel que nous le connaissons.

De la sorte, en observant ça et là différentes sociétés modernes et pré-modernes, Frost remarque que le colorisme était d'emblée une question esthétique servant à la différenciation sexuelle et ce, dans des espaces aussi divers qu'en Afrique, en Asie et en Europe où, à quelques exceptions près, un teint plus clair était prisé chez la femme. Il semble donc exister une tendance transculturelle à associer le blanc à la féminité dans les sociétés traditionnelles, tendance qui correspondrait entre autres choses à trois explications majeures, soit la domination européenne, la stratification sociale ou l'enfermement, selon les cas.

Pour étendre la réflexion, on pourrait se questionner ici sur les propriétés constitutives du teint des femmes et des hommes en remarquant, à la suite de plusieurs études scientifiques, que la peau des femmes contient naturellement moins de mélanine et d'hémoglobine que celle des hommes, d'où sa plus grande clarté, condition biologique qui aurait été accentuée culturellement par le truchement de plusieurs techniques telles que le maquillage, la décoloration volontaire ou les protections contre le soleil. On pourrait également effectuer un parallèle avec nos homologues animaux, notamment les singes, en remarquant que la coloration agit également chez eux comme indice de signalisation lors de la période de reproduction ou dans les rapports entre les individus. De la sorte, on pourrait avancer que chez les humains, une cause incidente aurait initialement éclairci le teint féminin et que la sélection naturelle aurait pu poursuivre cet éclaircissement du teint selon différents facteurs socioculturels.

De fait, le teint est un facteur de différenciation sexuelle. S'il facilite le processus d'identification, pourrait-il jouer sur l'attirance d'un sexe pour un autre ? Frost reprend plusieurs études opérées en ce sens auprès d'enfants, de femmes et de personnes âgées, études qui ont observé conjointement des facteurs hormonaux et sociaux. La somme de ces études indiquerait véritablement la présence de cet algorithme mental dont le teint serait l'un des éléments constitutifs.

Or, si dans une perspective transculturelle, ce patron semble expliquer pourquoi les hommes sont attirés par un teint clair chez la femme et *vice versa*, Frost souligne que cette tendance ne se présente jamais selon une perspective

uniforme, d'autant plus qu'on observe un recul de cette dernière dans le monde moderne, notamment en raison de la mode du bronzage, de la libération sexuelle et de certains autres facteurs toujours à déterminer, par exemple l'effet d'une société multiethnique.

Ainsi, à la lumière de cette étude, Frost reprend son interrogation de base en supposant que si les différences pigmentaires étaient surtout, auparavant, une question d'esthétique et d'identification sexuelle, elles ont peut-être, suite à la progression de la dominance européenne il y a cinq siècles, pénétré dans un autre espace de variation pigmentaire influencé par la donne sociale, culturelle et religieuse. En d'autres mots, ces tendances ont peut-être subi un changement de paradigme en passant d'une manière d'être entre les sexes à une façon de se situer face à l'autre selon différents modèles formulés sur la base de facteurs idéologiques divers. Frost invite donc le lecteur à réfléchir sur ces notions qui pourraient avoir façonné, du moins en partie, notre mentalité et les rouages de notre cerveau d'aujourd'hui.

Remarquons ici que cet ouvrage se base sur des travaux effectués par l'auteur dans le cadre de sa thèse doctorale effectuée à l'Université Laval. Dans cette perspective, le matériel bibliographique qui appuie l'investigation est riche et varié et ce, non seulement en ce qui concerne les thèmes de fond de cette thèse – par exemple les études historiques relatives à l'esthétique et à la morale occidentales –, mais également en ce qui a trait aux sources directes qui ont servi de cadre social afin d'observer les phénomènes étudiés – par exemple l'usage de textes d'envergure culturelle tels que *Le Cantique des Cantiques*, ou encore la littérature romantique du XIX^e siècle -. Sans aucun doute, il s'agit d'un ouvrage qui s'illustre justement en raison de l'attention portée à son investigation, ou pour la méticuleuse organisation de son exposition. De plus, cette étude nous transmet véritablement quelque chose de l'esprit dans lequel elle s'est formulée, notamment en ce qui concerne son thème. En effet, comme le signale l'auteur, peu nombreux sont les scientifiques sociaux qui s'aventurent dans ce type de recherches où se confondent des sources et des connaissances sur l'être humain à la fois biologiques et culturelles. Malgré tout, nous constatons que la lecture du texte est aisée, d'autant plus que ce dernier est rempli de référents culturels qui sont à même d'être reconnus immédiatement par un lecteur un tant soit peu porté sur ces thèmes.

La réflexion contenue dans ces pages explore des perspectives à la fois intéressantes et préoccupantes, comme le racisme, qui se développent d'un bout à l'autre du texte. Les références bibliographiques se succèdent afin de dessiner avec précision, et ainsi les solidifier, les arguments initiaux de chaque section. On remarque cependant, dans leur succession et même en conclusion, que cet ouvrage comporte un grand vide constitué par la taille démesurée de la question formulée d'emblée, et qui régira subséquemment l'ordre et la disposition du texte, à savoir *si l'existence de certains algorithmes évolutifs aurait été à l'origine de plusieurs phénomènes sociaux complexes et nocifs tels que le racisme*.

De fait, le texte se clôt ainsi, en invitant à la réflexion, sans pour autant remplir les nombreux vides que comporte cet exposé d'un chapitre à l'autre, et donc sans risquer quoi que ce soit, ce qui est dommage si nous pensons aux a priori novateurs et aventurés sur lesquels il se fonde.

Taussig, Michael, *What Colour is the Sacred?* Chicago, Chicago University Press, 2009, 304 pages.

Reviewer: Laurie Baker
York University

What colour is the sacred? is more than a rhetorical question for Michael Taussig. Building on a project started with *My Cocaine Museum* (2004), and furthered by *Walter Benjamin's Grave* (2006), Taussig paints a history of colour by revealing the layers of the colour of history. This is no mere play on words; instead, Taussig reveals a method that tracks back and forth between exploring colour itself and its relationship to anthropological and colonial projects. This book is a Vermeer painting with varnishes applied layer after layer to produce an eerily transparent colour. Uncanny connections between authors are the varnishes that Taussig layers, one on another, through the four sections of the book. Taking on subjects familiar to readers of Taussig's other books like colonialism, shamanism, capitalism, violence and representation, Taussig travels from the production of colour from natural sources to the industrialization of synthetic colour. Using a method of accretion that adds layer on layer of varnish, Taussig's personal narratives, hermeneutic reflections and historical contextualization demonstrate his commitment to exploring the strange in the familiar.

The book is divided into four parts. Drawing from Goethe, Proust and William Burroughs, Taussig takes us on a "colour walk," something Burroughs was famous for. Walking through literary classics, the stones outside Taussig's house, and into the thick of what he calls "polymorphous magical substance," one is struck by an uncanny use of poetics and repetition to pull the reader through an ebb and flow of themes. In likeness, Avery Gordon (1997) comes to mind, with her use of Walter Benjamin to "blast" open a series of unlikely connections—detours she just had to take. And Kathleen Stewart (2010), artist of poetics of the everyday and voyager into atmospheric attunements, opens her prose out to the shocks, incitements and resonances that slide along an emerging body of literature and theory devoted to affect. These authors, like Taussig, write the sensuousness of history, of the everyday, in ways that both provoke response and reflection.

Polymorphous magical substance, is, says Taussig, an "act and art of seeing" (p. 47). And what do we do see? Or, more appropriately, how do we see? Using Benjamin, Taussig invites the reader to explore how we enter an image and how it enters us as a series of becomings. Take, for example,